

Extraits, *Nomades, 2022*

Dans le désert malien, Adama, un jeune garçon, est encouragé par sa mère pour aller à l'école afin d'obtenir la liberté. Alors qu'il découvre les joies de l'écriture et d'une certaine liberté, il se retrouve chargé de défendre sa tribu face à des attaques de rebelles. Partagé entre sa responsabilité envers les siens et le désir de retrouver le bonheur dans « son » désert, il mène son combat intérieur avec abnégation dans le respect des traditions.

Je me surprends à puiser du plaisir à me perdre dans ces désirs nouveaux, autrement riches que mon Sahara. Je me surprends à comprendre le sens du mot liberté, tel que l'a énoncé ma mère.

Au fil des jours, le mot devient mien. Ce mot dans lequel une lettre qui ulule, comme une mélodie primitive venue des profondeurs du désert immense. Tel un scorpion rampant dans le creux des dunes, je rampe à mon tour, dans ces dunes infinies, que sont les livres que je parcours, d'un bout à l'autre. Monde des immensités et de l'infiniment grand que je m'approprie.

Dire les mots, écrire les mots pour exister et pour oublier la séparation d'avec les miens, quand ils fuient dans des silences bleus, et les retenir pieusement. Me laisser envoûter.

Hadji est revenu après quelques semaines. Puis il s'en est retourné vers le désert, emportant avec lui les sonorités des miens. Et les couleurs des miens. Et les parfums des miens. Son arrivée bouleversa mon cheminement vers la lecture et l'écriture et réamorça le feu de la mélancolie des premiers jours. Mélancolie liée au souvenir de cet ailleurs dont il était le porte-parole et le chœur. Son départ me sidéra.

Je me sentis sur le coup entravé dans mon élan, incapable, quelques jours durant, de renouer avec le fil des mots. Ces mots qui m'avaient apporté du réconfort, comblant le vide en moi, me laissèrent soudain atone.

De nouveau seul, moi, Adama, je suis redevenu l'enfant peul, évoluant dans un univers dévasté. Le désert m'avait déserté. Je me suis mis en quête de la mélodie d'antan aux rugissements spasmodiques et

éphémères, tel un murmure de thé chaud. Et je luttais, insoumis, obsédé par la quête du chant ancestral. (p. 16)

Lors de nos déplacements à Tombouctou, il a fallu que je prenne sur moi à chaque fois et résister à l'envie de me glisser furtivement au Centre de documentation et de recherches Ahmed-Baba où dorment des milliers de manuscrits qui remontent à la période impériale ouest-africaine (au temps de l'Empire du Ghana, de l'Empire du Mali et de l'Empire songhaï). Le trésor de Tombouctou m'a hélas échappé, à chaque fois. L'heure était à assurer la survie de miens. Et non à ma survie culturelle.

Abraham, aussi désœuvré que moi, a bien fini, au fil des jours, par prendre conscience que je n'étais que le ridicule chef d'une tribu anémiée. (.) Que deviendrai-je sans lui ? Sans sa présence sur laquelle je me repose quelquefois, pour pouvoir m'échapper, par l'écriture.

L'écriture devenue un mode de survie. Un moyen aussi de retrouver mon désert. Celui que je ne trouve plus. Depuis que les hommes armés ont profané les sablonneuses étendues virginales. Depuis qu'ils ont assassiné les miens. (.)

J'étais devenu Adama, le prisonnier du désert dont l'unique liberté se limitait à l'écriture. (p. 43-44)

Mona Azzam, *Nomades*, © Vibration Éditions, 2022, 104 p.

*** **